



LE RETOUR DU CONSCRIT,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

DE M. CHARLES POTIER,

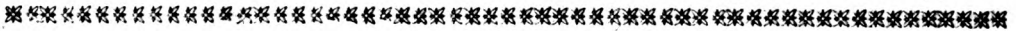
Représenté pour la première fois à Paris, sur le théâtre des FOLIES-DRAMATIQUES,
le 3 Mars 1846.

PERSONNAGES.

CHARLES, fermier.....
 JACQUES, soldat.....
 NARCISSE, barbier.....
 MARIE, femme de Charles.....
 CLAUDINE, sœur de Charles.....
 TROIS PAYSANS. }

ACTEURS.

MM. MORAND:
 POTIER.
 CONTARD.
 M^{mes} MARÉCHAL.
 POTIER.
 MM. DESQUELS.
 EDOUARD.
 VÉSIANT.



Le théâtre représente une place de village, à droite la maison de Charles, à gauche la boutique de Narcisse. Au fond une grande montagne avec retour.

SCÈNE PREMIERE.

NARCISSE, seul, sur le pas de sa boutique, repassant un rasoir sur sa main.

Encore quelques jours et les barbes de ces villageois pousseront sans crainte d'être arrêtées par mon rasoir... pauvre Narcisse! tu vas avoir un autre fer dans la main... tu vas être soldat! pour un rien, je me couperais le cou tout de suite!.. Ah! si j'osais, crac, d'un seul coup, mais non, coup sur coup, comme ça... ce serait trop fort... allons, du calme, voici des pratiques, rasons et amassons quelques sous pour me procurer des douceurs quand je serai au régiment.

SCÈNE II.

NARCISSE, PAYSANS.

NARCISSE (1).

Asseyez-vous, Mathurin... ah! mon ami... j'ai bien du chagrin. (*Il lui savonne l'œil.*)

LE PAYSAN (2).

Ah! sacrebleu, l'œil.

NARCISSE.

Ça vous attendrit. Tant mieux!

LE PAYSAN.

Non, c'est le savon qui me pique.

NARCISSE.

Ah! Mathurin, le sort me persécute, mon ami... ah! je vous ai enlevé un petit morceau.

LE PAYSAN.

Que le diable vous emporte!

NARCISSE.

Passons à un autre (4).

UN AUTRE PAYSAN, il s'assied, Narcisse savonne.

Pouah! que c'est mauvais, il me savonne la langue.

NARCISSE.

Ne mousez pas comme ça. (*Il rase.*)

LE PAYSAN.

Il me coupe le bout du nez à c't'heure.

NARCISSE

Voilà une belle perte, il a un nez qui n'en finit pas... à un autre.

TOUS.

Merci, assez comme ça.

NARCISSE.

Douilletts que vous êtes... si vous étiez obligés de partir comme moi, à l'armée.

UN PAYSAN.

Oh! ce trouper.

(1) La mise en scène est prise de la salle. Les changements sont marqués par des renvois et le premier personnage inscrit occupe la gauche de la scène.

(2) Les paysans à droite n° 3.

(1) Celui qui vient d'être rasé vient se laver et s'essuyer auprès de la table et ainsi de suite. — Mathurin 1, Narcisse 2, le 2^e paysan assis n° 3, les autres 4. Quand ils sont rasés tous deux et essuyés ils reprennent le 2 et Narcisse revient le n° 1.

LE RETOUR DU CONSCRIT,

NARCISSE.

Je partage votre opinion, oh ! ce troupiér !.. mais monsieur le maire n'a malheureusement pas professé ce mépris que j'aurais béni, car lorsque je me suis présenté devant lui, dans une mise d'une décence risquée, il n'a pas dit : oh ! ce troupiér ! mais bien, oh ! ce troupiér ! point d'admiration !

Air : de Calpigi.

Lorsque je fis voir ma tournure,
Il eut pour ma noble stature
Ce dignitair' municipal,
Un enthousiasme sans égal. (bis)
Il est un' chose qui me vexé,
C'est de penser, que le beau sexe
N'a pas d'moi la même opinion,
Que le conseil de révision. (bis)

Il faudrait payer quinze cents francs un de vous autres pour me remplacer, je ne pourrais pas, ça me saignerait de payer si cher de la marchandise comme ça... pour rien, je serais moins récalcitrant... allons, qui est-ce qui veut partir à ma place, pour rien ?.. personne !.. adjudé... et dire que jadis, Charles, mon voisin, a trouvé un imbécille qui a pris le sac pour lui, et dire qu'on ne trouve plus de ces imbécilles-là.

UN PAYSAN.

Ah dam ! c'est que Charles était un brave garçon qui méritait que ce bonheur-là lui arrive, il soutenait sa mère, ses sœurs.

NARCISSE.

Eh ! bien ! moi aussi, je suis un brave garçon ; je me soutiens parfaitement, je mange comme un ogre, enfin, c'est bon, habitants... je vous méprise... allez avec ça... mais allez donc père Mathurin, votre femme est en train de causer avec le beau Dominique, le facteur, il va un train de poste... Et vous, père Déglamard, allez donc chez l'huissier demander du temps pour qu'on ne saisisse pas chez vous.

TOUS.

Oh la mauvaise langue.

UN PAYSAN.

Va donc te faire tuer tout de suite, mauvaise graine.

CHOEUR.

Air : du Barbier de Seville.

File donc bien vite
Pour la guerre, mauvais barbier,
Chacun t'invite
De ces lieux à décamiller.

SCÈNE III.

NARCISSE.

Allez, grossière nature, dont je rougis de faire partie... je voudrais être très fort, très fort... je

ficherais des coups à tout le monde ; on ne peut pas s'figurer le plaisir que j'aurais à rosser le genre humain .. et on dit que je suis méchant !.. si j'étais fort, je les forcerais bien à me trouver bon !.. ah ! voilà M. Charles Durand et sa femme... je les déteste tous les deux, parce qu'ils sont heureux, et il n'y a rien qui me déplaît comme le bonheur des autres. (Il rentre dans sa boutique.)

SCÈNE IV.

CHARLES, MARIE.

[CHARLES, un journal à la main.

Sur le journal on parle de quelques pertes que nous avons faites... ah ! ma pauvre Marie, s'il arrivait malheur à ce bon Jacques, j'en serais inconsolable ; depuis plus de huit ans qu'il est parti, nous n'avons jamais eu de ses nouvelles... vois-tu, si je pouvais supposer qu'il est quelque part, blessé, mourant, sans secours, je me mettrais en marche pour le trouver.

MARIE.

Et tu ferais bien, mon ami.

Air : de Céline.

Oui, quant à moi j'ai confiance,
Et quelque chose me dit là
Que cet ami de notre enfance,
Un jour près de nous reviendra :
Le ciel, au milieu de la guerre
Doit être, oml, son protecteur,
Car sa bonne action, je l'espère,
N'peut manquer d'lui porter bonheur.

CHARLES.

Une chose me taquine, pourtant : son temps doit être fini, que peut-il faire s'il est encore vivant ? il est peut-être dénué de tout ; cette pensée-là, empoisonne tout le bonheur que je goûte auprès de toi, ma chère amie... mon Dieu ! s'il revenait, que j'aurais de plaisir à lui offrir un coin à notre feu, sa part de notre félicité dont il est l'auteur.

MARIE.

Je pense comme toi et j'ai l'espérance que tes vœux se réaliseront ; en attendant veillons à ses petits intérêts, comme nous l'avons fait jusqu'à présent : nous aurons la consolation d'avoir fait notre devoir envers notre bienfaiteur, et de n'avoir pas été des ingrats, c'est quelque chose d'avoir sa conscience pour soi, n'est-ce pas mon ami ?

CHARLES.

Je crois bien ! à propos, où est donc ma petite sœur Claudine ?

MARIE.

Parbleu ! elle est dans le petit champ à arracher les mauvaises herbes, elle aime ce petit terrain-là comme la prunelle de ses yeux ; je me doute bien

un peu pourquoi... c'est le champ de Jacques, comme tu sais. Eh! dam! elle est comme nous, elle n'a pas oublié ce pauvre garçon, et cependant, elle était bien petite quand il est parti... mais c'est égal.

Air : *d'Aristippe.*

Comme ces lettres, qu'on grave sur l'écorce
Qui grandissent, quand l'arbre s'épaissit,
Son attachement prend plus de force,
A mesure qu'elle grandit.

CHARLES.

Il faut bien vite que Jacques revienne ;
Car, si ça dure longtemps comme ça,
Lorsqu'elle aura la soixantaine
Dieu sait c'que cela deviendra...

J'avais surveiller mes travailleurs, toi, va payer les fermages, n'entre pas trop tard, j'serai à la maison de bonne heure et tu sais, quand tu n'es pas là, je m'ennuie chez nous.

MARIE.

Et moi donc... est-ce que tu crois que je me plais toute seule ?.. je serai ici sur le coup de deux heures .. adieu mon ami.

CHARLES.

Au revoir, ma femme. (*Marie sort.*)

CHARLES, *seul.*

La bonne petite femme que j'ai là !

Air : *Ame de quinze ans*

Jamais de querelle
Dans notre intérieur,
Tous les jours près d'elle
Je deviens meilleur ;
Dans plus d'un ménage
On s'dispute souvent,
Avec l'avantage
Du raccommodement
Mais notre méthode
Nous cause plus d'plaisir ;
Car on s'raccommode
Sans se désunir.

SCÈNE V.

NARCISSE, *sortant de sa boutique*, CHARLES.

NARCISSE.

Eh! monsieur Dumont! Charles Dumont!

CHARLES.

Oh! bonjour, Narcisse, bonjour, mon ami.

NARCISSE.

Vous n'avez pas besoin de mon ministère, ce matin?

CHARLES.

Non, mon garçon.

NARCISSE.

Ne vous en allez donc pas comme ça... vous savez mon malheur! je suis obligé d'aller à la gloire... comme vous il y a huit ans... quand on vous

a remplacé... je n'ai pas la même chance, personne ne se propose, j'ai offert le même prix que vous, ça n'a tenté personne.

CHARLES.

Croyez-vous avoir offert le même prix?... Un cœur reconnaissant, une amitié à toute épreuve... je crois que vous n'avez pas de cette monnaie-là à votre disposition.

NARCISSE.

Mais si... je paierais volontiers comme ça... si on voulait s'en arranger.... Ah! une idée! vous avez une sœur, une petite sœur fort gentille... donnez-la-moi en mariage, et avec sa dot, je m'achèterai un remplaçant : elle m'apportera un homme en dot... Que dites-vous de ma proposition?

CHARLES.

Je dis qu'elle serait fort avantageuse pour vous... mais qu'avant tout, il y a plusieurs conditions à remplir... D'abord, il faut plaire à Claudine; ensuite, mériter mon estime et celle de ma femme; si vous arrivez à ce but, je vous assure que je ne ferai pas attention à votre peu de fortune, et je serai enchanté de vous rendre le service que je fus autrefois trop heureux de recevoir.

NARCISSE, *à part.*

Tiens, tiens, c'est une idée, ça... jamais je n'ai fait attention à cette petite, mais du moment qu'elle a une dot, je vais lui plaire, c'est décidé.

CHARLES.

A tantôt, mon garçon... je suis fâché de ne pas pouvoir t'obliger dans cette circonstance...

NARCISSE.

Hum... égoïste, va !.. Enfin, c'est égal, je m'en tirerai.

CHARLES.

Narcisse, si quelqu'un venait me voir, si ma sœur venait me demander, enfin, tu diras que je suis au champ de Jacques, pour voir si les ouvriers travaillent.

NARCISSE.

Très bien... et on dit que je ne suis pas obligé, moi... oh! injustice des hommes!

SCÈNE VI.

NARCISSE, *puis* CLAUDINE.

NARCISSE.

Bon! il vient de s'éloigner, et j'aperçois la petite sœur de ce côté... en avant mes plus forts moyens de séduction! (*Il se pommade.*) Pommadons-nous à mort! ah! j'embaume le jasmin! je finis par en sentir mauvais... je me donne mal à la tête, mais c'est égal, cette jeune fille des champs, accoutumée au fumier, s'énivrera des émanations de ma chevelure... ah! que je sens mauvais, bon!

CLAUDINE, entrant (1).

(Elle entre avec un panier, un paquet d'herbes et une serpette.)

Air : *Le bonheur.* (Paul Henrion).

Il est bien loin, là bas, là bas !
Et moi, je maudis son absence,
Je n'ai pas pu suivre ses pas
Mais à lui seul, ici, je pense ;
Bien souvent je pleure en silence,
Oui, je gémiss de son absence,
Car, j'en suis bien certaine, hélas !
A Claudine il ne songe pas.
Là bas, là bas, là bas !
Là bas, là bas, là bas :

DEUXIÈME COUPLET.

Restera-t-il là bas, là bas !
Loin de ces lieux où chacun l'aime,
Quand tous nous lui tendons les bras
Pour qu'il revienne à l'instant même,
Notre impatience est extrême.
Jacques, reviens à l'instant même
Allons, allons, double le pas :
Mieux qu'ici l'on ne t'aime pas
Là bas, là bas !

NARCISSE.

C'est fini, n'est-ce pas, mamselle Claudine ; je ne vous dirai pas, de ce que vous nous chantez là, encore un quarteron, non, j'en ai assez comme ça, sans cérémonie.

CLAUDINE.

Ah ! mon dieu !.. qu'est-ce que ça sent donc ici ?

NARCISSE.

Ma pommade émane. (Il penche sa tête avec affectation.) (A part.) Abusons de cet avantage. (Haut.) Mais oui, il y a du balsamique dans l'air.

CLAUDINE.

Ça sent la citrouille.

NARCISSE.

C'est ma tête... ma tête au jasmin.

CLAUDINE.

Otez votre tête de là...

NARCISSE.

Vous aimeriez mieux ma tête au naturel ?

CLAUDINE.

Je l'aimerais mieux, pas du tout.

NARCISSE.

Ah ! Claudine ! ne faites pas tort à votre goût... écoutez, je ne veux pas tirer la chose par les cheveux... je veux raser tous les préambules... Claudine, je vous aime, je veux vous épouser... ce que je désire trouver en vous, c'est un homme, je l'avoue.

(1) Narcisse, Claudine.

CLAUDINE.

Comme je suis une femme, nous ne pouvons pas nous arranger, adieu, M. Narcisse.

NARCISSE.

Un moment, de grâce ; comment jeune fille, je vous offre ma main légère, ma trousse et du savon à discrétion, vous refusez.

CLAUDINE.

Certainement, je refuse.

NARCISSE.

Alors, c'est que vous aimez quelqu'un... bon ! je vais faire des cancons sur vot' compte, je vas vous perdre de réputation ; je vas dire partout que vous êtes une coquette, que vous faites les yeux doux à tous les villageois.

CLAUDINE.

On ne vous croira pas... je me conduis trop bien pour ça.

NARCISSE.

C'est vrai qu'elle est d'une sagesse...

CLAUDINE.

Oh ! je ne m'en fais pas une gloire... ce qui me rend si peu coquette c'est que j'ai là... (posant la main sur son cœur) un amour.

NARCISSE.

Un amour !

CLAUDINE.

Oui ! qui date de huit ans.

NARCISSE.

A quel âge a-t-elle commencé ?

CLAUDINE.

J'avais sept ans et demi... monsieur... personne n'aimait celui à qui j'avais donné déjà mon petit cœur d'enfant... personne ne s'occupait de lui, excepté moi... qu'il ne regardait pas à son tour... on ne fait jamais attention aux enfants, on a tort... et quand Jacques...

NARCISSE.

Ah ! c'est Jacques... toujours Jacques ..

CLAUDINE.

Oui, quand Jacques a pris la place de Charles pour être soldat, j'ai été bien contente qu'on nous rende mon bon frère... je pleurais de joie... et de chagrin de voir partir Jacques, c'est égal... je disais en pensant à lui... c'est beau ce qu'il a fait là... je le récompenserai, moi... en l'aimant de tout mon cœur... il n'en saura rien, mais...

Air : *Les hirondelles.*

Le danger de la guerre
En vain le menac'ra,
Mon amour, je l'espère
Si pur et si sincère
Le sau'ra,
L'préservera,
Le sau'ra.

NARCISSE.

A-t-on idée d'une folie d'enfant pareille !

CLAUDINE.

Et c't'amour-là n'm'a pas été inutile, il m'a occupée pendant toute mon enfance [et quand je suis devenue grande fille. Eh bien !

Même air.

Son image chérie,
 Dans mon cœur qui s'grava,
 Pendant toute ma vie
 De la coquetterie
 Me sauva,
 M'préserva,
 Me sauva.

C'est pour ça que j'ai été raisonnable de bonne heure... or, comme je suis très raisonnable, il n'y a pas de danger que je me laisse séduire par personne... il n'y a pas de danger que je cesse un instant de penser à Jacques que j'aime, que j'ai toujours aimé... croyez-moi, n'usez pas votre pommade à la citrouille pour me plaire, ça serait de la peine et de la dépense perdue.

NARCISSE.

Ainsi, je n'ai aucun espoir, il faut que j'aille me livrer à l'horrible état de militaire...

CLAUDINE.

Il y en a qui valent mieux que vous qui ne font pas fi de cet état-là, quand ça ne serait que lui.

NARCISSE.

Oh! parbleu! un rustre aux mains calleuses, tandis que moi qui suis mignon, et dire que je n'ai pas une mère veuve, pour laquelle je ne serais pas obligé de dépenser de l'argent... ah! je suis bien dépourvu, mademoiselle Claudine! une fois, deux fois, vous ne voulez pas de moi?

CLAUDINE.

Une fois, deux fois, trois fois, non.

NARCISSE.

Voilà Jacques doit être mort.

CLAUDINE.

Mort! oh! ne dites donc pas de vilaines choses comme ça... dire qu'il pourrait être tué!.. oh! non, ça ne se peut pas, y a trop de monde qui l'attend, qui compte le revoir : mon frère d'abord, Marie, moi, et puis... la grise... c'te bonne jument qui est vieille, qu'a l'air de ne pas vouloir mourir à présent... avec sa grande longue tête toute ridée... elle a l'air de dire dans sa langue de cheval : non, je ne mourrai pas avant qu'il ne m'ait donné lui-même ma dernière poignée d'avoine... vous voyez bien que c'est impossible.

NARCISSE.

Tout ça, c'est pas des raisons ; je suis sûr qu'il n'en reviendra pas..

CLAUDINE.

Il r'viendra.

NARCISSE.

Il n'rvient pas. (On entend l'air de Michel et

Christine qui continue en sourdine, et on aperçoit Jacques qui descend la haute montagne).

CLAUDINE.

Vous me faites catser là, et j'ai à travailler.

NARCISSE.

Ce n'est pas vot' dernier mot?

CLAUDINE.

Si... je vous aimerai quand vous serez bon, beau, et brave comme Jacques, c'est vous dire que je ne vous aimerai jamais.

NARCISSE.

Que vous êtes exigeante!.. je suis sûr que c'est la timidité qui vous fait parler comme ça, et que si Jacques était là, vous n'oseriez pas lui dire...

CLAUDINE.

Eh bien ! c'est ce qui vous trompe; il serait là devant moi, que je lui dirais : Mon ami, voulez-vous de l'amour d'une bonne petite fille qui vous garde son cœur depuis huit ans? hein! ça vous va-t-il?.. je suis sûre qu'il répondrait oui. (Elle entre dans la maison et va chercher un tricot).

SCÈNE VII.

LES MÊMES ; JACQUES (1).

(A son entrée, Narcisse et Claudine le considérant chacun de leur côté).

Air : *Le même chemin.*

Après un long voyage
 Me voilà de retour ;
 Je reviens au village
 Où j'ai reçu le jour :
 Je sens couler mes larmes,
 Depuis que j'suis
 Dans mon pays
 Plus d'ennuis, plus d'alarmes,
 J'vais revoir mes amis
 Toujours chéris.
 Ah! tic, tac,
 Tic, tac,
 Tic, tac,
 Comme ça m'agite,
 Comme ça bat vite,
 Ah! tic, tac,
 Tic, tac,
 Tic, tac,
 Oui de bonheur
 Je sens battre mon cœur.

J'ai mes pauv'jambes cassées!.. j'ai chaud, j'ai froid... j'ai envie de pleurer... il faut que je saute au cou de quelqu'un... le premier venu... : un compatriote... Voilà quelqu'un... un garçon fort laid! c'est égal, c'est un homme de mon pays.. j'vas l'embrasser tout de même.. (2) Ah! une petite fille.. ça vaudrait mieux de commencer

(1) Narcisse, Jacques, Claudine, dans la maison.

(2) Entrée de Claudine qui s'assied et tricote.

par elle... je vais les aborder... Pardon, monsieur et madame...

CLAUDINE.

Non mademoiselle, s'il vous plait.

JACQUES.

Eh ! bien, mamselle... ça va mieux à vot' figure, surtout si ça avait été à cause de c'gaillard qui est là qu'on vous aye appelée madame. Donc, mamselle, je suis de c'pays-ci, mais il y a bien longtemps que j'en snis parti, et je voudrais avoir des nouvelles de quelques personnes que j'ai laissées.

CLAUDINE.

Parlez, mon bon soldat. (*A part.*) Ah ! mon Dieu cette figure... est-ce que... oh ! non, je n'ose pas le croire... et pourtant j'voudrais bien que ça fût lui... il n'est pas très beau, mais je n'me le suis jamais figuré très joli.

NARCISSE, *à part.*

Est-ce que ça serait... ah ! quel guignon ! quel guignon !

JACQUES.

Comme vous me regardez... est-ce que je vous fais peur ?.. mes moustaches peut-être... ah ! je ne les garderai pas, maintenant que je n'suis plus soldat.

CLAUDINE, *agitée.*

Vous n'êtes plus soldat ?

JACQUES.

J'ai fini mon temps... c'est-à-dire mon temps... le temps d'un autre.

CLAUDINE.

Oh ! mon Dieu ! vous aviez remplacé quelqu'un ?

JACQUES.

Oui, mamselle... un brave garçon à qui ça a rendu un fier service... j'ai bien souffert à sa place : oh ! y peut s'en vanter ; mais je ne lui reproche pas... ce pauvre Charles Dumont.

CLAUDINE.

Charles Dumont ?

NARCISSE.

Là : c'est ça. Que je suis vexé.

CLAUDINE.

C'est vous qui êtes Jacques ?

JACQUES.

Oui, c'est moi.

CLAUDINE, *suffoquée.*

Ah ! mon Dieu ! et moi qui croyais que j'oserais... oh ! par exemple... je ne m'attendais pas... asseyez-vous donc... (*Elle lui offre une chaise en jetant au loin son tricot, et la retire immédiatement.*) Monsieur Jacques, vous êtes bien aimable, mais c'est mal de surprendre son monde, et moi qui suis en jupon de laine... et mon frère qui ne sait pas... vot' servante, faut pas m'en vouloir si je vous laisse-là, mais c'est que... voyez-vous... quand on est contente comme ça... on a presque l'air comme si on était fâchée, tandis qu'au contraire... (*A part.*) Ah ! si j'étais une grande dame, j'aurais eu plaisir à me trouver mal, mais une

paysanne, ça serait ridicule... (*Haut.*) Adieu, M. Jacques, vous avez peut-être soif ou faim, ne vous impatientez pas... j'vas les avertir tous... mais moi je n'peux pas rester là... franchement j'peux pas... Adieu M. Jacques. (*Elle sort en courant.*)

SCÈNE VIII.

NARCISSE, JACQUES (1).

JACQUES.

A qui en a donc cette petite fille ? qui est bien gentille, ma foi... mais qui a l'air un peu d'une folle.

NARCISSE, *se promenant à grands pas.*

C'est guignonant, c'est guignonant !

JACQUES.

Eh ben ! et celui-là aussi il est tout ahuri... dites-donc... eh ! l'ami...

NARCISSE, *à part.*

Ah ! une idée magnifique, en avant les ruses infernales... un coup hardi peut me tirer de là. (*Haut.*) Jacques, tu ne me reconnais pas ?

JACQUES.

Non !

NARCISSE.

Je vais te dire pour quoi ; tu ne m'as jamais vu.

JACQUES.

C'est probablement pour ça...

NARCISSE.

Mais moi je te connais de réputation.

JACQUES.

Comment de... je n'en ai pas de réputation.

NARCISSE.

C'est ce qui te trompe... tu as la réputation du plus grand jobard de la terre.

JACQUES.

Dis donc, clampin, quand j'étais garçon de charruo j'm'laissais embêter assez volontairement, je suis aussi bon enfant qu'autrefois... seulement je calotte ceux qui se permettent des impoliteses à mon égard, explique ton mot de jobard, ou sinon la calotte en question sera administrée... (2), je suis fâché de faire ainsi mon entrée dans mon pays, mais la situation m'y oblige.

NARCISSE.

Jacques, je m'explique, j'arrivai dans ce pays quelques jours après ton départ, tu avais remplacé Charles Dumont, gratias pro Deo.

JACQUES.

J'avais fait de la peine à mamselle Marie, que j'aimais tout plein autrefois, et que je respecte, et que je vénère encore ; et pour réparer mes sottises, eh ! bien... j'ai pris la place de celui qu'elle aimait mieux que moi, devant la bouche du canon, qui ne m'a pas avalé, heureusement.

(1) Jacques, Narcisse.

(2) Narcisse, Jacques.

NARCISSE.

Ah ! bien ! mon pauvre garçon, si tu savais comme on s'est moqué de toi, une fois que t'as été parti, j'n'ai entendu parler que d'ça, j'étais pourtant bien jeune, c't'imbécille de Jacques qu'y disaient entre eux, qui a été partir à la place de Charles, et c'étaient des rires, des moqueries... enfin moi qui n'te connaissais pas, ça m'en faisait d'la peine...

JACQUES.

C'est pas vrai, c'est pas possible... chose... comment t'appelles-tu, toi qui me tutoyes ?

NARCISSE.

Narcisse...

JACQUES.

Narcisse... c'est des mensonges, ça, pas vrai ?

NARCISSE.

Des mensonges ? pourquoi, dans quel but que j'te dirais ça ?

JACQUES.

C'est vrai, dans quel but, au fait.

NARCISSE.

C'te petite que t'as vue là, eh bien ! c'est la sœur de Charles.

JACQUES.

La petite blonde qu'était toute frisée... est-elle grandie... est-elle devenue gentille, tout de même.

NARCISSE.

Oui, c'est sa sœur, tu as vu toi-même comme elle a eu l'air...

JACQUES.

C'est vrai, ça !

NARCISSE.

Parce qu'ils savent qu'ils ont quelque chose à se reprocher ; t'avais une juvénit grise que t'aimais, à c'qu'on m'a dit...

JACQUES.

Oui, la grise, ma seule bonne amie, à moi, à qui j'ai donné une dernière poignée d'avoine en partant, même qu'elle m'a léché la main, la pauvre bête... Où est-elle ?

NARCISSE.

On l'a envoyée à l'écarisseur

JACQUES.

Oh ! assez... c'est mal ça... c'est bien mal !... pour moi, ils n'auraient pas dû... Ah ! mille bombes ! oh ! je jure à présent ! J'suis soldat... et pourtant j'ai envie d'pleurer comme un enfant d'deux jours... C'est vrai, j'suis resté pendant huit ans à les aimer tous, comme si je ne les avais pas quittés ; les jours de bataille, quand j'avais peur, je m'consolais en disant : au moins, j'ai conservé un fils à sa mère... un mari à une femme que j'aimais bien... et eux... oh ! qu'ça fait de vilaines gens ! mais j'suis pas heureux, moi, avec tout ça, je m'suis trouvé dans un tas d'batilles, pas un boulet pour moi, pas une pauvre petite balle morte, et ici, dans mon pays, je r'çois là, à bout portant, un coup qui m'étouffe... c'est

plus cruel que des ennemis, des amis comme ça ! Ah ! j'veux r'partir, redevenir soldat et cette fois-ci, si on ne me tue pas, on y mettra de la mauvaise volonté ; j'charperai des régiments entiers plutôt que de ne pas recevoir mon affaire.

NARCISSE, à part

Voilà mon remplaçant tout trouvé (*haut*). C'est le bon parti, Jacques, ton sort m'intéresse, tu as besoin de t'épancher, mon ami, épanche-toi.

JACQUES.

Oui, j'ai besoin d'un ami, je ne te connais pas, tu ne vaux peut-être pas grand' chose, mais c'est égal.

NARCISSE.

Eh bien ! voilà mon conseil, repars sur-le-champ, retourne à ton régiment... ou plutôt, tiens, une idée ! Je connais un jeune homme intéressant, qui est enrôlé, eh bien ! toi qui es déjà au fait de la chose, pars à sa place...

JACQUES.

C'est une idée... Encore un qui se moquera de moi.

NARCISSE, à part.

Celui-là, c'est probable (*haut*). Eh bien ! c'est convenu, j'vais arranger tout pour que tu puisses filer sans tambour ni trompette ; le jeune homme intéressant en question sera tout prêt dans un instant, j'vais tout disposer, c'est décidé, n'est-ce pas ?

JACQUES.

Eh oui, c'est décidé, j'veux leur parler, pourtant, et de la bonne manière !

NARCISSE.

Faudrait pas, pour bien faire.

JACQUES.

Si, j'veux leur dire des sottises, leur dire qu'ils sont des sans-cœurs, et que je n'ai pas grand d'ça d'amitié pour eux... Ah ! ce mouchoir qui me vient d'elle, que je regardais comme une relique qui m'empêchait d'être blessé, je le déchire, je le mets en pièces... oh ! non, pauvre petit, ce n'est pas sa faute à lui... tant pis, je le garde, mais je veux leur dire que j'm'fiche d'eux, comme ils se sont fichés de moi... Ah ! mais, j'suis plus l'imbécille d'autrefois... j'ai la tête près du schaco (1).

NARCISSE.

Au fait... au fait... ça ne t'va pas mal. (*A part*) Il s'brouillera tout-à-fait avec eux... la petite sœur ne l'aimera plus... elle pourra me r'venir. Ah ! je suis un vrai Figaro (*haut*). Si tu buvais un coup d'eau-de-vie ?

JACQUES.

Non, quand je bois, j'pleure, j'suis tendre comme tout, j'aime tout le monde et je n'veux aimer per-

(1) Jacques passe N. 2, Narcisse 1.

sonne aujourd'hui... Oh! que j'donnerais quelque chose pour être méchant! pour pouvoir faire du mal... mais ça me fait d'la peine de faire du mal à quelqu'un.

NARCISSE, *à part.*

Qu'il est bête! Allons, dans une demi-heure, j'serai ici.

ENSEMBLE.

Air :

Pas d'impatience,
Bientôt je pense,

De } ma
Ta } présence

On }
Tu } les priveras.

De } ma
Ta } colère,

Je }
Tu } dois leur faire

Sentir j'espère
Tous les } éclats.
Ici les }

SCÈNE IX.

JACQUES, *seul.*

Oh! oui, oh! oui, je le suis, en colère... mais qu'est-ce que j'vas donc faire pour me venger d'eux? oh! j'y suis... j'vais dire comme ça à Marie, d'abord (*D'un ton très doux.*) Comment c'est vous, Marie, vous qu'êtes si bonne, qu'avez pu rire du dévouement que j'ai eu pour vous... c'est vous, qui avez abandonné, la pauvre grise... ah! Marie, c'est mal ça... ça m'a fait d'la peine... j'vous pardonne parce que je vous aime bien... mais j'm'en vais... encore... j'vas me faire resoldat pour ne plus vous voir, là... v'là c'que vous y gagnez... eh! non, ce n'est pas comme ça qu'il faut leur dire... eh! bien tant pis j'vas faire le mauvais sujet... imiter le fourrier de ma compagnie, lui manquer de respect... lui dire des choses inconvenantes... tiens, et moi aussi, j'vas rire à mon tour : c'est si amusant de rire à ce qu'il p'arait.

Air de la Seconde Année.

J'vais faire aussi des plaisanteries,
J'vais être content, j'vais être joyeux,
Allons Jacques, il faut que tu rires,
Ton retour a fait tant d'heureux.
Où, ma foi, je suis en délire,
Au plaisir, je veux m'livrer
Allons, rions... hélas! pour rire
C'est qu'il faudrait ne pas pleurer.

Allons ferme, qui vient là... c'est Marie, oui je la r'connais... toujours gentille, ah! comme ce

pauv' cœur remue. Eh bien, non, là soyons soldat... casseur fini... troupier comme j'en ai vu, et que je trouvais si peu à mon goût.

SCÈNE X. (1).

MARIE, JACQUES.

MARIE, *accourant.*

Est-ce vous... est-ce vous, Jacques, j'ai devancé mon mari pour vous voir la première, et j'accours...

JACQUES, *d'un ton suffisant.*

Eh! oui, c'est moi la petite mère... enchanté d'avoir celui de vous contempler.

MARIE.

Oh! mon Dieu! comme vous me dites ça, est-ce que vous n'êtes pas content de me voir...

JACQUES.

Au contraire, ma belle, je suis ravi... même que ça me fait plaisir que vot' mari soit resté en arrière, parce que j'aime mieux le minois des femmes que celui des époux.

MARIE, *à part.*

Quel ton! voilà que je n'ose plus l'embrasser...

JACQUES, *à part.*

Je la vexé, tant mieux! (*Haut.*) Et pendant qu'il n'y est pas, eh! ben, si j'vous parlais un tant soit peu de cet ancien amour que j'ai rapporté dans mon sac avec mes autres z'hardes... ah! je n'suis plus le jobard d'autrefois, le bon nigaud qui va se faire tuer pour les autres; j'ai été son remplaçant à l'armée, eh! bien j'tâcherai d'être son remplaçant auprès de vous... hein? que dites-vous du jobard, de l'imbécille de Jacques?

MARIE.

Je dis que je n'vous reconnais plus... du tout, du tout... ce sont bien vos traits... mais ces paroles, ces sentiments...

JACQUES.

Ah! dam! il y a du changement... eh! bien, avant que l'époux ne soit ici, et ce petit baiser... est-ce qu'on ne me le donnera pas?

MARIE.

Et moi qui voulais lui sauter au cou! je suis toute prête à lui refuser...

-JACQUES.

De l'hésitation, ah! tant pire... comme dans les r'doutes, ce qu'on me refuse je l'prends de force...

MARIE.

Monsieur, j'espère que vous n'abuserez pas...

JACQUES.

Les militaires abusent toujours, allons vite et preste (2)!

(1) Jacques, Marie.

(2) Marie, Jacques.

MARIE.

Et moi, Monsieur, non je ne veux pas vous embrasser.

JACQUES.

Mille tonnerres, c'est ce que vous allez voir... (Il la poursuit.)

MARIE, se sauvant.

Au secours ! au secours !

SCÈNE XI.

LES MÊMES, CHARLES.

MARIE (4).

Ah ! c'est toi, mon Charles, défends-moi... c'est-à-dire... non, ne me défends pas. C'est Jacques, notre ami qui revient...

CHARLES.

Jacques... comme tu me dis ça... comme tu as l'air ému... Eh bien ! Jacques, te voilà, tu ne me donnes pas la main ?

JACQUES.

Oh ! bien, faut pas tant faire de giries... madame ta femme me r'fusait un bon gros baiser que j'voulais lui prendre, alors j'ai dit que je l'aurais de force... et ça allait s'faire quand tu es arrivé... elle est mijaurée, la particulière.

CHARLES.

Comment, que veux-tu dire ?

MARIE.

Te voilà, comme moi, mon ami, tout étonné.

CHARLES.

Je ne sais pas si je dors... ou si je veille, j'dois faire un mauvais rêve.

JACQUES.

Qu'est-ce que vous avez... v'là une belle réception qu'on fait à celui qui a manqué se faire tuer vingt fois à vot'place : merci, c'est du gentil, ça donne envie de recommencer...

CHARLES.

Monsieur, j'ai maintenant le moyen de m'ac quitter envers vous, je vous paierai le temps que vous avez servi pour moi... ce que vous voudrez. Toute ma petite fortune vous appartient.

JACQUES.

Est-ce que je veux de vot'argent ?

CHARLES.

Mais vous avez insulté ma femme et vous devez lui demander excuse... (Ému.) Ça serait bien de vot'part.

JACQUES, à part, pleurant presque.

Moi, j'ai insulté Marie !... (Avec colère.) Ah ! je ne faiblirai pas. (Haut.) Et bien, si je l'ai insultée, tant pis pour elle... (2)

(1) Marie, Charles, Jacques.

(2) Jacques, Charles, Marie.

CHARLES, avec colère.

Monsieur ! (Se calmant.) Ma bonne amie, rentre à la maison, j'irai te retrouver tout-à-l'heure, tu as des comptes à faire, nous devons en rendre aussi à Monsieur, tu sais ce que je veux dire...

MARIE.

Oui, mon ami, mais je ne voudrais pas te laisser ici en ce moment.

CHARLES.

Pourquoi ça, je n'ai rien à dire à Jacques qu'un seul mot sur l'état de ses affaires : je suis à toi dans l'instant. (Impatienté.) Rentre donc.

MARIE, avec chagrin.

Ah ! Jacques ! ce n'est pas ainsi que je comptais vous retrouver.

ENSEMBLE.

Air : Du Pauvre Jacques.

MARIE.

D'les laisser ensemble.
Vraiment j'ai grand' peur ;
Malgré moi je tremble,
Calmons ma frayeur.

CHARLES ET JACQUES.

Malgré moi je tremble,
Ce n'est pas d'frayer,
D'nous laisser ensemble,
Marie a grand' peur.

SCÈNE XII.

CHARLES, JACQUES.

CHARLES.

Monsieur, vous avez insulté ma femme, votre ancienne amie, vous avez refusé de lui en demander excuse ; vous avez été militaire, moi je ne connais pas le métier des armes, mais l'honneur d'un paysan vaut celui d'un soldat, et l'paysan saura aussi bien que le soldat le faire respecter.

JACQUES, à part.

Ah ! il veut s'battre avec moi. (Haut.) C'est bon, j'accepte.

CHARLES, à part, avec douceur.

Un duel avec lui. (Haut.) Dans une heure.

JACQUES, à part.

Plus souvent que je le tuerai ; il me tuera plutôt dix fois avant.

CHARLES, à part.

Je n'attaquerai pas ses jours, le danger sera pour moi seul. (Haut.) Je vais me procurer des armes... il me faut une heure pour arranger mes affaires avant de mourir peut-être.

JACQUES, à part.

Arrange tes affaires. Est-ce que tu risques quelque chose. J'veux qu'il ait le chagrin de m'tuer.

CHARLES.

Dans une heure. (*Il sort.*)

JACQUES.

C'est convenu.

SCÈNE XIII.

JACQUES, seul.

Ah ! je suis abîmé, brisé !.. moi avoir un caractère comme celui que je leur ai montré, et ils l'ont cru. Ça prouve bien qu'ils sont dans leur tort puisqu'ils m'ont cru capable d'agir comme ça avec eux... ils ont bien fait de s'en aller... j pouvais plus continuer, j'étouffais, j'pleurais en dedans... c'est pour le coup que d la galette me ferait mal; parole, j'pourrais pas en manger une miette... oui, tu me tueras par la punition... j'resterai là comme un remords pour vous deux.

Air : *Je souffre, Je tremble.* 1^{er} acte (Tourlourou)

Dans le cimetière
Où je s'rai placée,
Sur ma p'tite pierre
Une fois trépassé,
Je veux faire inscrire
V'la pourtant hélas !
Où ça peut conduire
D'aimer les ingrats. } *bis.*

(*Il s'assied.*)

SCÈNE XIV.

JACQUES, CLAUDINE.

CLAUDINE, entrant doucement.

Il est encore là... t'ens, il n'est pas entré chez nous; ma fois j'ai été au bout du village pour m'acheter un bonnet neuf et un beau tablier; c'est vrai, il vient comme ça sans prévenir personne... Et bien ! il ne tourne pas la tête, il a l'air triste. Est-ce qu'il n'a pas vu mon frère et Marie... il a l'air tout drôle... M. Jacques !

JACQUES

Ah ! c'est la petite ! elle est de la famille, mais elle était trop jeune... elle n'a pas pu tremper dans toutes ces vilaines choses...

CLAUDINE.

Vous me reconnaissez?

JACQUES.

(*Froidement.*) Oui, je vous reconnais, vous êtes la petite sœur à M. Charles.

CLAUDINE.

Il n'y a pas de monsieur... c'est Charles, comme moi, j'ai envie de vous appeler Jacques tout court;

même quand j'étais petit, je vous disais : tu, je te tutoyais, vous en souviens-tu ? Et toi aussi, vous me tutoyiez...

JACQUES.

Oui, je m'en souviens, vous étiez si bonne étant petite... êtes-vous toujours bonne, toi ?

CLAUDINE.

Si j'suis toujours bonne, j'crois bien; d'ailleurs quand je ne le serais pas pour les autres, je l'serais pour vous, oui, pour vous, mon bon Jacques; d'abord, j'ai été élevé à avoir d'amitié pour vous.

JACQUES.

Comment ça ?..

CLAUDINE.

Dam ! quand vous êtes parti... j'ai pleuré comme une Madeleine.

JACQUES, attendri.

Elle a pleuré, elle... c'est gentil d'sa part.

CLAUDINE.

Et puis, mon frère et Marie n'ont pas voulu se marier tout de suite.

JACQUES.

Hein ?

CLAUDINE.

Ils disaient : c'est mal... pendant que lui il souffre pour nous, d'être heureux ça sitôt... et moi, d'les entendre parler comme ça, je les ai aimés tous deux davantage.

JACQUES.

Ah ! qu'est-ce que vous me dites-là ?..

CLAUDINE.

Et puis... ah ! bien tant pis, me v'la lancée, je parle à présent... et puis Charles s'est mis à cultiver un petit champ pour vous, qu'on nomme le champ de Jacques, c'est moi qui le soigne : aussi, faut voir comme il rapporte ; et puis, à la danse, je garde toujours une contredanse pour vous, où je refuse tout le monde ; je reste là, toute seule, et je dis, je danse avec M. Jacques.

Air : *Car vous avez rougi.*

En vain, l'on vient m'prier,
A tout l'monde j'résiste,
J'réponds, si l'on insiste,
Que j'ai mon cavalier.
Avec personne j'n'cause,
On croi que je m' repose ;
Ah ! ben oui, l'on a tort,
Car mon cœur dans ben fort.

JACQUES.

Ah ! ça, mais je ne sais plus où j'en suis.

CLAUDINE.

Laissez-moi donc parler... et je m'disais : quand il r'viendra, c'bon Jacques... il verra qu'on ne l'a pas oublié... il verra la p'tite Claudine, une grande fille qu'on dit pas trop mal... eh bien ! alors... ah ! dam, je n'veux plus parler à présent !..

JACQUES.

Et la grise?

CLAUDINE.

La grise, elle est bien vieille, bien vieille, c'est moi qui lui donne tous les jours son avoine.

JACQUES.

Elle n'est pas morte?

CLAUDINE.

Ah ben oui, elle croque que ça fait plaisir à voir.

JACQUES, *exaspéré.*

Ah! on m'a fait des cançons, mille millions de capucines! on m'a fait aller... c'est ce méchant gamin qui demeure là... qui était laid comme tout...

CLAUDINE.

La plus mauvaise langue du village, qui est conscrit, et qui cherche partout un remplaçant...

JACQUES.

Il compte sur moi : je lui ai promis.

CLAUDINE.

Vous, repartir?... je vous le défends... c'est-à-dire je voudrais pouvoir vous le défendre...

JACQUES.

Je suis un misérable! Claudine! battez-moi, je vous en prie, rouez-moi de coups, tuez-moi sur la place.

CLAUDINE.

Pourquoi ça? êtes-vous fou?

JACQUES.

Oui, je suis fou, j'suis bête, je suis un animal, un gueux, un chenapan, tout ce qu'il y a de plus infâme au monde!... et pourtant, je suis heureux comme un roi qui le s'rait... Ah! mais je n'y tiens plus! Charles! Charles! ouvre-moi ta porte, pour l'amour de Dieu! je te demande pardon. je demande pardon à ta femme, à Claudine...

SCÈNE XV.

LES MÊMES; CHARLES, MARIE.

JACQUES.

Je n'suis pas c'que je faisais semblant d'être; on m'avait fait des cançons sur vous, et moi, comme un nigaud, comme un gremlin que j'suis, j'avais cru que la crème des honnêtes gens était devenue des infâmes!... Il n'y a que moi pour croire des choses comme ça... j'veux rosser Narcisse, j'veux épouser Claudine, j'veux embrasser ta femme, j'veux te sauter au cou... ah! je n'sais plus où j'suis! j'ai faim, j'ai soif... il y a 48 heures que j'ai oublié de manger. Je crois que j'me trouve mal. (*Il tombe assis; on l'entoure*) (1).

(1) Claudine, Jacques assis, Marie, Charles.

CLAUDINE.

C'était l'ouvrage du méchant Narcisse!

MARIE.

J'disais aussi : notre ami Jacques n'peut pas être changé comme ça...

CHARLES.

Et moi qui allais me battre avec lui!

CLAUDINE.

Ah! mon Dieu! il est évanoui!... Il ne va pas mourir, n'est-ce pas?

CHARLES.

Non, un bon verre de vin, ça le remettra... (*Il va dans la maison chercher une bouteille et un verre*).

JACQUES.

Mes bons amis, me voilà réellement revenu... Ce n'est pas moi que vous avez vu... j'avais emprunté des manières aux malins de mon régiment; je n'ai jamais changé... je croyais avoir à me plaindre de vous... j'voulais vous faire croire que, j'étais devenu un vaurien... et ça vous aurait fait de la peine, n'est-ce pas?

MARIE.

J'crois ben, autant que ça nous rend heureux de voir que vous êtes toujours le même. (*Elle lui serre la main*).

JACQUES. (1).

A propos .. et avec la petite Claudine... ça pourra-t-il s'arranger plus tard...

CHARLES.

Dam! si elle y consent...

CLAUDINE.

Non, je n'y consens pas plus tard, mais tout de suite. (*Musique*.)

JACQUES.

Mademoiselle Claudine, j'nai rien, je suis pauvre : c'était là mon plus cher trésor, c'est mon présent de noce, v'là toute ma corbeille de mariage. (*Il lui montre le petit fichu que Marie lui a donné en partant*).

CLAUDINE.

V'là tout l'village que j'ai invité à venir dîner avec not' bon ami.

JACQUES.

A dîner, c'est vrai, j'ai oublié de manger depuis longtemps.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, PAYSANS, NARCISSE.

CHOEUR.

Air : *Vive au jour le jour.*

Quel jour de bonheur :
Jacques est revenu dans ce village,
Cette nouvelle, je gage :
Met tout le monde en bonne humeur.

(1) Charles passe à Jacques, Claudine 1, Jacques 2, Charles 3, Marie 4.

NARCISSE, *qui s'est faufilé* (1).

Le jeune homme intéressant en question vous attend, venez vite, allons, filons.

JACQUES, *le prenant par l'oreille.*

Vous v'là, mauvais drôle qui avez voulu me pincer pour vot' remplaçant, est-ce qu'un brave et digne garçon, peut prendre la place d'une canaille comme toi, on s'est expliqué ici!

NARCISSE.

Ah! tant mieux, qu'est-ce que je demande, que tout le monde soit heureux...

JACQUES.

Ça y est, et nous le serons davantage quand vous nous aurez débarrassé de votre vilaine figure.

NARCISSE.

Je pars, mais pour vous faire tous enrager, je deviendrai maréchal de France. (*Il sort, on le hue.*)

REPRISE DU CHOEUR.

JACQUES, *au public.*

Air: *Soldat français.*

A l'ancienn' pièce, un public bienveillant,
Fit un succès qui depuis longtemps dure;

(1) Narcisse 1, Jacques 2, Claudine, Charles, Marie.

Pour la nouvelle, en ce moment,
Il faut qu'ça soit d'un bon augure.
Du pauv' conscrit, si l'départ un jour
Eut le bonheur de ne pas vous déplaire,
Ce serait bien mal, je le dis sans détour,
Après de vous si son retour,
Ce soir vous mettait en colère,
Il ne faut pas vous mett' en colère.

REPRISE DU CHOEUR.

COUPLÉ CHANTÉ AU THÉÂTRE DES FOLIES,

PAR M. Charles POTIER.

Dans l'ancienn' pièce, un acteur de talent
Eut un succès qui d'puis bien longtemps dure;
Pour qu' la nouvelle en ait autant,
Nous avons fait de not' mieux je vous l'jure.
L'nouveau Conscrit, malgré son bon vouloir,
En ce moment craint un public sévère,
Et cependant pour lui quel doux espoir,
En bon fils, s'il pouvait ce soir,
Vous rappeler un peu son père.

S'adresser pour la musique à M. COUDER, chef d'orchestre du théâtre des FOLIES.

NOTE DE L'AUTEUR. — Cette pièce peut être jouée seule; mais précédée du conscrit elle est susceptible d'un plus grand effet. L'acteur chargé du rôle de Jacques dans *le Conscrit* doit avoir soin de parler à plusieurs reprises de la petite sœur de Charles.

FIN.